

SOUS LE SOLEIL DE TCHERNOBYL (2/5)

Poliske, ville fantôme du nucléaire

La ville constitue une excroissance à l'est de la zone d'exclusion des 30 km autour de Tchernobyl : du fait de sa contamination, Poliske a été intégrée sur le tard au cercle interdit. Nous sommes retournés dans cette cité abandonnée depuis 22 ans à la nature et à la radioactivité.

Au milieu de nulle part, sur la route qui file vers la Biélorussie, à 130 kilomètres au nord de Kiev, apparaissent une barrière et un poste frontière. Deux ou trois militaires et autant de chiens attendent à ce check-point. Ils laissent régulièrement passer des voitures et des camions. Grâce à leurs passe-droits, ces véhicules bénéficient d'un raccourci pour passer d'un pays à l'autre. Après la barrière, ils tournent à droite et franchissent la zone d'exclusion sans s'y arrêter ; ils ne vont pas tout droit et ne traversent donc pas l'un des paysages les plus troublants qui soient : celui de Poliske, ville fantôme du nucléaire.

« Personne ne se blesse ! »

Avant 1986, c'est-à-dire avant la catastrophe de Tchernobyl, Poliske était la deuxième ville la plus importante du secteur, après Prypiat, cité soviétique modèle construite à côté de la centrale. Quelque 12 000 personnes vivaient à Poliske. Au XIX^e siècle, 80 % de ces habitants étaient juifs. Une trentaine d'heures après la catastrophe, Prypiat a été évacuée, et certains de ses habitants ont été relogés ici ; on avait arrêté une zone d'exclusion de trente kilomètres et Poliske était juste en dehors du cercle. Mais la réalité n'est pas mathématique : on a compris tardivement que, du fait des caprices du vent et de la pluie, la contamination de Poliske n'avait pas grand-chose à envier à celle de Prypiat... La ville a notamment été touchée par des retombées de plutonium. Et elle a été progressivement abandonnée entre 1993 et 1996. « On l'a connue alors qu'elle était encore occupée ! », raconte Thierry Meyer, président de l'association alsacienne des Enfants de Tchernobyl, créée justement en 1993. On y avait



L'ancien magasin central de Poliske, au nord de l'Ukraine. Sur la gauche, un graffiti qui commence par cette phrase : « Les habitants de Poliske sont des Judas ! » Photo L'Alsace

même fait venir une ambulance du Sundgau... »

Depuis quelques années, la ville abandonnée de Prypiat est ouverte à l'exploitation touristique alors que Poliske s'enfonce dans l'oubli. Le 6 juin dernier, Thierry Meyer a obtenu des autorisations pour y emmener des membres de son association. Avant que les passeports ne soient contrôlés et que la barrière ne se lève, il a délivré ces recommandations au groupe d'une trentaine de personnes : « Personne ne se blesse ! Restez ensemble ! Faites attention où vous marchez ! Ne ramassez rien, ne touchez à rien... » Les visiteurs ont alors regardé autour d'eux avec une curieuse appréhension : perçue habituellement comme un bienfait, la na-

ture apparaissait soudain comme un danger...

« Ça me rappelle le Struthof »

Là où il y avait la ville, il y a une forêt. La route principale se referme : elle devient sentier. Quand on regarde sur les côtés, on devine des squelettes de maisons et de collectifs soviétiques derrière les arbres. Est-ce psychologique ? On dirait que l'air sent le soufre. On craint de toucher les feuilles... Des tas de briques s'empilent au bord des routes : 1000 briques rapportent 3000 hryvnia, soit 10 €. « Des gens se paient la vodka avec ça », explique Mariana, qui nous sert d'interprète. Un monument construit

en 1954 pour célébrer les 300 ans d'amitié entre l'Ukraine et la Russie, deux pays aujourd'hui en guerre, est avalé par la végétation. La croix d'une tombe disparaît sous les liserons. Elle est située près de l'église qui, elle au moins, ne semble pas abandonnée : certains habitants reviennent ici, parfois, pour prier pour leurs morts... et pleurer leur passé en friche.

Le lieu est enveloppé de silence : on essaye d'écouter les oiseaux, mais leurs chants sont rares. Thierry Meyer lâche ce commentaire : « Une catastrophe nucléaire, c'est ça... » « C'est oppressant... », murmure Christiane, qui habite Moosch et accueille depuis des années un jeune du village de Radyka. Ça me rappelle le Struthof...

Il y a un côté mémoriel. »

Sur une façade, un blason avec un livre et une harpe trahit l'ancienne présence d'une Maison de la culture. On nous déconseille d'entrer dans les bâtiments, dont les toits s'écroulent, mais on fait quand même un tour dans l'ancien magasin, sur la place centrale. Dedans, sur les colonnes, des dessins pour enfants : un Pinocchio, un crocodile en chapeau et costume...

Mariana nous signale le graffiti en cyrillique, à gauche de l'entrée. Elle le traduit mot à mot. Son titre : « Les habitants de Poliske sont des Judas ! » Son texte : « On se souvient toujours de notre pays natal, même si l'on est à l'étranger. Les fleurs poussent sans vous, mais les tombes de vos parents ne vous pardonneront jamais d'avoir abandonné vos maisons. »

« Les fleurs poussent sans vous... »

Quatre personnes au moins habitent encore aujourd'hui à Poliske, cachées dans leur ville devenue forêt : un couple et deux femmes âgées. Avant de repartir, on découvre une caserne de pompiers. Une équipe de cinq soldats du feu se relaie tous les quinze jours. Les autorités craignent plus que tout une attaque terroriste qui prendrait la forme d'un incendie de la zone. Devant cette caserne, soudain, la vie est de retour ; c'est un îlot de normalité dans un décor d'apocalypse.

Textes : Hervé de CHALENDAR
Photos : Thierry GACHON

VOIR AUSSI Les photos de Thierry Gachon page 42.

DÉJÀ PARU 1, Au pays des enfants contaminés, le 24 juin.

Repères

- L'explosion, le 26 avril 1986, à 1 h 23, du réacteur 4 de la centrale nucléaire Lénine de Tchernobyl, dans ce qui était alors l'Union soviétique, a rejeté dans l'atmosphère, pendant une dizaine de jours, une vingtaine de composés radioactifs, en particulier des iodes et des césiums.
- Alors que la période d'activité de l'iode 131 (8 jours) et du césium 134 (2,2 ans) est relativement courte, le césium 137 a une « demi-vie » d'environ 30 ans ; après 60 ans, ceci ne signifie pas qu'il n'en reste plus rien, mais qu'il en reste un quart.
- Le fameux « nuage de Tchernobyl », qui était en réalité une masse d'air contaminée mais invisible, a recouvert l'Europe et quasiment toute la France ; les sols ont été contaminés au hasard des précipitations qui ont entraîné les particules au sol.
- Une zone d'exclusion de 30 kilomètres, dont la superficie équivaut à celle du Luxembourg, a été créée après la catastrophe autour de la centrale. L'enclave de Poliske a été rajoutée dans les années 90.
- Précision : dans le premier volet de cette série, paru le dimanche 24 juin, les normes de césium 137 indiquées dans les villages contaminés n'étaient pas en becquerel, mais en kilobecquerel (1 000 becquerels) par m².

L'incinérateur contesté d'Ivankiv

Près de la ville d'Ivankiv, entre Kiev et Tchernobyl, le drapeau européen flotte devant un incinérateur de bois. Il est censé « nettoyer la forêt contaminée » ; selon ses opposants, il produit des cendres radioactives.

En bordure de la petite ville d'Ivankiv, dans un paysage de champs et de forêts, une installation verte et blanche, qui paraît comme neuve, dégage un filet de fumée noire. Opérationnelle depuis 2014, cette usine brûle du bois pour en faire de l'électricité. Devant l'entrée flottent les drapeaux ukrainien et européen. Un panneau porte le logo de la Banque européenne pour la reconstruction et le développement (BERD).

« La fumée est filtrée »

Dans une communication faite au Parlement européen de Strasbourg le 27 juin 2017 sur le thème « Santé et environnement autour de la zone d'exclusion de Tchernobyl », à l'initiative de l'eurodéputée écologiste Michèle Rivasi, il était expliqué qu'un incinérateur a été construit en zone contaminée non seulement pour fournir de l'énergie, mais aussi, et surtout, pour « nettoyer la forêt contaminée en brûlant les arbres qui contiennent énormément de radioactivité ». Dans ce but, il est évidemment précisé que « la fumée est filtrée » et que « les cendres sont contrôlées et traitées proprement comme des déchets radioactifs nor-



Les drapeaux européen et ukrainien flottent devant l'incinérateur d'Ivankiv. Photo L'Alsace

maux ». Or, peu avant cette communication, en avril 2017, le président de l'association italienne Mondo in cammino (Le monde en marche) Massimo Bonfatti avait mis en cause, auprès de ce même Parlement européen, l'incinérateur d'Ivankiv, doutant de la qualité des filtres et assurant que des cendres radioactives sont utilisées comme engrais pour une production agricole exportée en Europe.

Suite à ces informations, Thierry Meyer a sollicité un rendez-vous auprès des responsables de l'incinérateur, à l'occasion de sa venue à Ivankiv. Faute de réponses, il s'est présenté à l'installation le 4 juin dernier. « La direction n'est pas là et elle ne répond pas au téléphone », ont expliqué les personnes rencontrées à l'entrée, ajoutant qu'elles n'avaient pas la permission de parler. Après quelques minutes, un employé à lâ-

ché, dans un sourire : « Les temps soviétiques ne sont pas loin... » Alors que l'on s'apprêtait à partir, il s'est fait plus disert : « L'usine marche bien, nous avons un contrôle strict de la radioactivité et de l'écologie. Ceux qui ne sont pas contents le sont parce que c'est dans leur intérêt... »

Plusieurs « violations de la loi »

On ne peut préjuger de leurs motivations profondes, mais ces opposants existent bel et bien, et aussi en Ukraine. On a rencontré un élu local qui a porté plainte en justice en affirmant que l'usine n'avait pas le droit de s'installer à cet endroit, ainsi qu'une association de juristes ukrainiens, Gromex, qui estime que cette réalisation est entachée de plusieurs « violations de la loi », en particulier concernant son classement, et assure avoir obtenu des échantillons de cendres montrant sa radioactivité. De son côté, une responsable de l'hôpital d'Ivankiv explique que les échantillons de cendres que son établissement analyse sont bons ; mais elle précise aussitôt : « Ils apportent eux-mêmes leurs échantillons, ce n'est pas normal... »



À Poliske, les collectifs abandonnés s'effacent derrière les arbres. Photo L'Alsace



Au bord des routes, des tas de briques radioactives pillées dans la ville fantôme. Photo L'Alsace

CHOSSES VUES

Le loup de Radyнка

Alors que le village de Narodytchi, bien que classé après la catastrophe en zone 2 (à évacuer de façon obligatoire), paraît aujourd'hui plein de vie, celui de Radyнка, qui jouxte la zone d'exclusion de 30 kilomètres, donne l'impression de s'étioler. Dans un bar, un loup empaillé surveille les buveurs. Il rappelle que si les hommes souffrent dans les territoires contaminés, les animaux, eux, y prolifèrent ; quand l'homme déserte, la flore et la faune prennent leurs aises. En 2015, la revue scientifique américaine *Current Biology* a estimé que les loups étaient sept fois plus nombreux dans la zone d'exclusion de Tchernobyl que dans les réserves naturelles voisines. Les



Photo L'Alsace

élan, sangliers, chevreuils et les chiens errants abondent également. Une ONG américaine a entrepris de stériliser ces chiens, et de les équiper de capteurs de radioactivité et de GPS... Mais la zone d'exclusion n'est pas un paradis, même pour les animaux : d'autres études ont montré que le cerveau des oiseaux a rapetissé.